



Romain Rolland et Tagore (1926)

CERTAINES commémorations ne sont pas de tout repos, car du passé qu'elles évoquent suscitent soudain, sans qu'on y prenne garde, des réactions personnelles chargées de combativité ou des propos qui heurtent l'opinion courante, n'ayant rien perdu de leur virulence ni de leur actualité.

Romain Rolland ayant été invité aux fêtes qui devaient marquer le centenaire de la mort de Beethoven en 1927, puis de la naissance de Tolstoï en 1928, notait dans une lettre adressée à Rabindranath Tagore, le grand poète hindou : *Je ne participe, d'ordinaire, à aucune de ces commémorations : car je pense que la meilleure façon de célébrer les grands morts, c'est de vivre et d'agir selon leur exemple et dans la voie qu'ils ont tracée.* Ne convient-il pas de méditer pareille déclaration au moment où l'on s'apprête à rappeler comment se comporta Romain Rolland dans une question aussi délicate — à l'époque comme aujourd'hui — que celle des relations entre l'Orient et l'Occident ? Car vouloir se targuer d'une objectivité qui refuserait la sympathie serait en cette occasion le plus sûr moyen d'ignorer les mobiles profonds qui dictèrent à Romain Rolland sa conduite.

Toutefois, pour apprécier à leur juste valeur les démarches qui

dans son « Journal », au développement fatal d'un « Actus tragicus », que Gandhi a prévu, voulu et ordonné. La victoire de l'Inde est au bout. L'Empire britannique peut user des armes qu'il voudra : ses jours sont comptés. Ne nous laissons pas tromper par l'étalage de sa puissance et de ses rodomontades ! C'est dès aujourd'hui un animal traqué qui défend sa vie. L'Empire britannique a été bâti sur un amas de monstrueuses injustices, sur l'exploitation à mort de millions d'hommes ; ces millions d'hommes ont repris conscience de leur force. Ils n'ont qu'à secouer les épaules. L'Empire britannique tremble déjà sur ses bases. Nous le verrons crouler. Puis il conclut : *Puissent suivre dans sa chute tous les empires de rapine !*

*l'Inde n'est pas une étrangère, elle est la plus grande Patrie, la Patrie antique, où je suis venu jadis. Je la redécouvre au fond de moi.* (11.6.1923.)

D'ailleurs les divisions que l'on a établies entre la pensée de l'Inde et celle de l'Occident lui paraissent factices, et l'extraordinaire succès de ses propres livres sur l'Orient lui sont une preuve que tout effort honnête pour présenter la sagesse spirituelle de l'Inde ne touche en fait pas seulement la sympathie de quelques esprits occidentaux attirés par elle, mais parvient même jusqu'au cœur de bien des gens dont l'esprit politique est apparemment obscurci (août 1930). N'y a-t-il pas une parenté entre certaines idées ou tendances d'Occident et la pensée hindoue traditionnelle, parenté qui repose sur le fond identique de la nature humaine et de la vaste famille indo-européenne ? (*Journal*, octobre 1927.)

Cependant, tout enthousiaste qu'il soit, Romain Rolland se montre étonnamment clairvoyant, ne craignant pas de dénoncer avec vigueur, chez ses amis hindous, les obstacles au rapprochement. S'il lui semble découvrir, *ça et là en Asie, un réveil spirituel plus vif et plus pur qu'en Europe* (lettre à Tagore, 11.6.1923), il sait aussi dire sa réprobation lorsque Tagore se laisse flatter par les puissants du jour qui cherchent à le circonvenir, en particulier par les milieux officiels d'Italie. *Je ne saurais admettre qu'un Tagore regrette d'avoir été forcé d'ouvrir les yeux, et qu'on l'ait empêché de rester dans une « neutralité silencieuse », à l'égard du crime politique, et de l'écrasement systématique de toute liberté*, note-t-il dans son *Journal* en juillet 1926. Un homme ordinaire peut exprimer ces regrets peu reluisants ; un Tagore, non. Noblesse oblige. Et lorsque Tagore cherche à expliquer sa conduite équivoque par le déterminisme moral de « la chaîne du karma », Romain Rolland s'indigne : *Excuses trop commodes ! L'esprit d'un Tagore n'a pas le droit de rester neutre, entre les bourreaux et les victimes. Et quand nous commettons une erreur en Occident,*

chrétiens à être chrétiens (qu'ils ne sont plus qu'en patenôtres), elle réapprend aux esprits libres à être libres. Mais à d'autres moments Gandhi lui apparaît entêté comme un mullet, « un saint mullet », dont l'étroitesse doctrinale et l'intransigeance empêchent le rayonnement de ses idées. Car, remarque-t-il, même pour Gandhi, qu'il serait utile d'élargir, en ce moment, son horizon ! Ce qu'il a récemment publié, au sujet de la question des classes et de la lutte prolétarienne, montre qu'il ignore presque tout de la nouvelle phase où s'est engagée la marche sanglante du monde... Il n'a pas eu affaire à la Puissance nouvelle, à l'Argent sans figure et sans cœur. (*Journal*, mai 1931.) Aussi Romain Rolland ne se sent-il aucunement lié à la doctrine du réformateur hindou qui ne constitue, à ses yeux, qu'une grande expérience. Car la *non-violence*, pronée par Gandhi, n'est en définitive que l'un des moyens, que l'une des formes proposées en expérimentation, alors que le but central des préoccupations doit être l'établissement d'un ordre social plus juste et plus humain. (*Journal*, avril 1935.)

Cependant — et nous touchons ici au drame secret de Romain Rolland dans sa campagne d'opinion en faveur de l'Orient — il se sait presque seul en Occident à vouloir que l'Inde reprenne dans la vie sociale et morale du monde la place de grande aînée qui lui appartient (lettre au fils de Gandhi du 13.11.1936), comme aussi à organiser en Europe un foyer de résistance intellectuelle pour maintenir l'union d'une élite d'Europe et d'Asie afin de faire front à l'orage qu'il voit venir (janvier 1925). Même des spécialistes de l'Inde, qui devraient soutenir ses efforts, ne lui témoignent qu'incompréhension et hostilité. On ne lui pardonne pas de vouloir faire de l'Inde autre chose qu'un « objet de musée et d'archives » ! (*Journal*, septembre 1930.)

Pourtant rien ne le décourage, car il considère qu'une mission lui est échue : celle de mettre en relation l'Europe, trop infatigée d'elle-même, avec une très haute culture dont il

# Romain Rolland et l'Orient

les récits des voyageurs ou de romanciers célèbres, au pittoresque souvent morbide, introduisaient l'Européen à des pays dont l'étrangeté frappait les imaginations.

C'est alors que, tel un coup de clairon troubant le culte que l'Occident se vouait à lui-même, auquel d'ailleurs Romain Rolland avait précédemment participé par ses biographies d'hommes célèbres, trois ouvrages sont offerts au public, tous

— *Et nous aussi, nous avons des comptes à rendre à l'humanité !*

D'ailleurs, si Romain Rolland juge aussi sévèrement l'Europe c'est que, à la source même de son impérialisme sans scrupule et de son insatiable avidité, il a découvert une tare secrète qui explique, sans l'excuser, son perpétuel recours à la force : la foi en Dieu lui fait défaut, aussi bien à la grande masse du peuple qu'à la majorité de ses

l'ameront à rechercher une connaissance toujours plus directe de l'Orient, il convient de replacer Romain Rolland dans son temps et son milieu.

Le XX<sup>e</sup> siècle achevait sa première décennie, grisé par le sentiment de son incontestable supériorité. Et voici qu'éclate la Première Guerre mondiale, qui secoue l'Occident, mais sans lui faire prendre vraiment conscience de la catastrophe spirituelle et de l'échec culturel qu'elle représente. Seuls quelques esprits d'élite, particulièrement sensibles, sont consternés et bouleversés. Mais les masses ne réagissent que par l'élan qui les porte au combat et considèrent que l'ampleur même du conflit et le caractère ultrascientifique des moyens de destruction, comme aussi la grandeur des sacrifices consentis, sont des preuves indiscutables du dynamisme de l'Europe dont la civilisation, par sa technique et son expansion économique, surpassé toutes les autres cultures. N'a-t-elle pas conquis en Asie comme en Afrique et plus loin encore, des colonies dont à bon droit elle s'enorgueillit ? Il faudra beaucoup de temps et bien des souffrances pour que l'Occident se mette à douter de lui-même et se questionne sur la valeur du progrès et des joies qu'il prétend imposer. Mais en 1913, à l'époque où débute la carrière orientale de Romain Rolland, l'Europe, et la France tout particulièrement, sont en état d'euphorie, même si quelques signes avant-coureurs annoncent la tempête.

Certes, avant notre auteur, de nombreux érudits ont publié, depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, des ouvrages français grâce auxquels les intellectuels curieux des choses d'Orient ont pu se renseigner. Mais il ne s'agissait là que d'études destinées aux spécialistes, le grand public devant se contenter d'une vulgarisation romancée et sentimentale, souvent tendancieuse, soit que fût exalté outre mesure un exotisme peu conforme à la réalité, soit qu'on s'ingénierait à discréder une civilisation dont le paganisme était décrit sous des aspects repoussants. Tout au plus le lecteur cultivé pouvait-il disposer, jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, d'un certain nombre d'adaptations de textes sacrés et de quelques traductions d'œuvres lyriques contemporaines au tirage limité. Seuls

trois illustrant la haute spiritualité indienne, les vies de Gandhi, de Ramakrishna et de Vivekananda. Pareille initiative était osée et le mérite de Romain Rolland, en cette occasion, fut non seulement de révéler à l'Europe des personnalités jusqu'alors inconnues, mais d'avoir su relier leurs doctrines aux doctrines de l'Inde ancienne dont elles émanent, faisant ainsi aimer la pensée indienne et devenant lui-même, sur le plan des forces spirituelles, le meilleur artisan du rapprochement entre l'Inde et la France, entre l'Asie et l'Europe.

Mais, objecteront certains, pourquoi donc s'évertuer à mettre en relation deux cultures totalement différentes ? Dans une lettre émouvante qu'il adresse à R. Tagore, en août 1919, Romain Rolland s'en explique : *Après la catastrophe de cette honteuse guerre mondiale, qui a marqué la faillite de l'Europe, il est devenu évident que l'Europe ne suffit plus à se sauver soi-même. Sa pensée a besoin de la pensée d'Asie, comme celle-ci a profit à s'appuyer sur la pensée d'Europe. Ce sont les deux hémisphères du cerveau de l'humanité. Si l'un est paralysé tout le corps dégénère. Il faut tâcher de rétablir leur union et leur sain développement.*

Or le temps presse et ce rapprochement est d'une importance vitale pour l'avenir humain. Une autre lettre à Tagore, d'avril 1921, retient comme un avertissement salutaire pour qui réfléchit à la situation présente. *Car je n'ai guère de doute*, remarque Romain Rolland, *que l'Europe (la civilisation d'Occident) ne se précipite elle-même vers son déclin, que l'Asie ne doive tôt ou tard reprendre son antique primauté ; et il est essentiel qu'elle soit alors la grande Asie de la pensée divine et fraternelle, et non pas celle de la violence et de la vengeance — que la folie de l'Europe a tout fait pour provoquer contre elle-même. Et ces lignes de décembre 1922 : L'Europe continue de se débattre dans la confusion, et elle n'a pas terminé son éprouve de la violence. Sa ruine se poursuit.*

Cet idéaliste étonnamment réaliste prévoit, dès avril 1930, l'inéluctable abandon de l'Inde par les Anglais. *Nous assistons, relève-t-il*

*à la naissance d'une spiritualité indienne, les vies de Gandhi, de Ramakrishna et de Vivekananda. Pareille initiative était osée et le mérite de Romain Rolland, en cette occasion, fut non seulement de révéler à l'Europe des personnalités jusqu'alors inconnues, mais d'avoir su relier leurs doctrines aux doctrines de l'Inde ancienne dont elles émanent, faisant ainsi aimer la pensée indienne et devenant lui-même, sur le plan des forces spirituelles, le meilleur artisan du rapprochement entre l'Inde et la France, entre l'Asie et l'Europe.*

Pourtant Romain Rolland n'est ni un pessimiste ni un détracteur systématique de l'Occident. Et c'est de nouveau une lettre à Tagore, en décembre 1922, qui contient cet aveu où chante la certitude d'un redressement possible : *Mais le travail mystérieux de l'âme s'accomplit sous le chaos et les ruines. Je ne suis jamais troublé par le spectacle tragique et grimaçant des apparences. Sous ce voile qui se gonfle et qui est près de se déchirer, je sens gronder le souffle d'un Destin surhumain. Et lui-même n'est que l'enveloppe de feu dont se vêt la Paix éternelle.* Quelques mois plus tard, il fait part à un autre ami de l'inquiétude qu'il sent monter en lui ; puis, sans transition, il témoigne de la même confiance en l'avenir, mais d'une confiance cosmique et qu'inspirent les métaphysiques indiennes : *Je suis tellement pénétré de foi en la vie infinie que l'ère de notre humanité ne me paraît qu'un épisode dans le cycle éternel. Sa durée est trop brève pour qu'aucun grand progrès de l'Etre puisse s'y accomplir jusqu'à son achèvement. Tout y reste à l'état d'ébauche. Nous esquissons la grande œuvre. D'autres humanités, dans d'autres univers, la poursuivront sans doute et la mèneront à sa fin. Je ne suis pas impatient... Nous avons le temps...*

Ce qui n'empêchait pas Romain Rolland de désirer ardemment que l'intelligence de l'Asie prît une part de plus en plus régulière dans les manifestations de la pensée d'Europe (lettre à Tagore, le 10 avril 1919). Aussi, contrairement à la sérenité enseignée par les philosophies hindouistes, lui arrive-t-il de s'impatienter. *Ne perdons plus de temps ! La vie est fragile et brève. Et le chaos social de l'ère présente risque, à tout moment, d'interrompre le cours normal des échanges intellectuels entre Asie et Europe. Tâchons de prendre les devants !* (4.1.1925.) *L'union de l'Europe et de l'Asie doit être, dans les siècles qui viennent, la plus haute tâche de l'humanité. Pour moi, dès à présent,*



La visite de Gandhi à Romain Rolland à Villeneuve en 1931. — A droite, Madeleine Rolland, la sœur de l'écrivain ; au premier plan, accroupie, Miraben (Miss Slade).

Photos Schlemmer, Montreux

nous ne disons pas : « C'est la faute au Karma ! » mais « Mea-culpa ».

De même lorsqu'il reçoit la visite d'une haute personnalité du nord de l'Inde, à l'éloquence facile et très pénétrée de sa propre importance, Romain Rolland décrit ainsi l'entretien : *Je ne le supporte pas aisément ; l'indignation me sort des yeux et s'exprime assez violemment, par l'intermédiaire de ma sœur (qui traduit). Je dis sans fard que l'egoïsme indien, son dilettantisme indifférent à l'égard de ses frères opprimés du monde, m'a bien détaché de la cause de l'Inde, depuis quelques années.* (Journal, avril 1927.)

A cet égard son attitude envers Gandhi, qu'il a toujours admiré profondément, est significative. En 1930, Romain Rolland n'hésitait pas à déclarer : *Gandhi n'est pas seulement pour nous le guide héroïque de son peuple immense, qui revendique sa liberté — et qui la prendra ! Il est la lumière la plus sûre, la plus pure qui brille au sombre ciel de notre temps, car la révolution qu'il propose réapprend aux*

soupçonne l'incomparable valeur, bien qu'il n'en ait pas encore saisi tous les aspects. Evoquant la spiritualité des grands religieux de l'Inde, Romain Rolland nous apparaît alors comme un précurseur, devançant son époque et exprimant des idées courantes parmi les historiens actuels des religions qui eux aussi considèrent avec mélancolie les erreurs d'appréciation et les jugements hâtifs, dénués de charité, que l'orgueil occidental a trop longtemps tenus pour des vérités incontestables. *Leur science du divin*, écrit-il à propos de ces personnalités hindoues, *est véritablement une haute science sacrée, obtenue par une longue et sévère discipline de l'âme. Qu'il serait désirable que des Européens l'étudiassent, avec respect, ne fût-ce que pour l'analyser et la scruter, selon les strictes méthodes de la science d'Occident ! Le peu que j'en entrevois me montre un tel enrichissement des forces de la pensée — et particulièrement de l'observation psychologique !* (Journal, mai 1927.)

Edm. Rochedieu